

96. LETTRE

A Evagre prêtre.

Evagre était revenu d'Occident; il avait mandé à saint Basile qu'il était suspect aux Occidentaux, à cause de sa communion avec Méléce. Saint Basile lui fit réponse, que les mauvais sentiments des hommes ne l'empêcheraient jamais de travailler à la paix de l'Eglise. Il lui marque qu'il n'est nullement en état d'envoyer personne en Occident.

Tant s'en faut que la longueur de vos lettres m'ait chagrine, celle que viens de recevoir je m'apparu trop courte, par le plaisir que j'ai eu en la lisant. Peut-on rien entendre de plus doux que le nom de la paix; que peut davantage souhaiter un prêtre que d'être consulté sur une affaire de cette nature ? Est-il rien de plus agréable à Dieu ? Je le prie de vous récompenser de celle que vous avez procurée, du zèle que vous avez témoigné dans cette entreprise, et des soins que vous avez apporté pour la faire réussir. Soyez très persuadé que je m'y emploierai avec autant d'ardeur que qui que ce soit; que je n'épargnerai ni mes peines, ni mes prières, pour nouer une conférence entre tous ceux qui sont dans les mêmes sentiments. Nous serions les plus déraisonnables du monde si nous prenions plaisir à entretenir le schisme et la discorde dans l'Eglise, et si nous ne croyions pas que la bonne intelligence entre les membres de Jésus Christy est un des plus grands avantages que nous puissions souhaiter; si j'ai beaucoup d'empressement pour le succès de cette entreprise, je me vois dans l'impuissance de le faire réussir. Vous savez que les maux de longue durée, ne se guérissent qu'avec le temps, et qu'il faut bien des soins et de l'adresse pour arracher entièrement la racine invétérée, et pour rétablir parfaitement le malade. Vous comprenez bien ce que je veux dire; je vous parlerais plus ouvertement, si je n'avais rien à craindre.

Croyez-vous qu'un homme seul, par le secours d'une lettre, puisse déraciner l'amour propre qui a jeté de si profondes racines dans les esprits ? Il faut du temps pour en venir à bout. Je crois qu'il est absolument impossible de dissiper les soupçons et les animosités que les disputes ont fait naître, parce que je ne vois point de médiateur capable de ménager la paix. Si j'étais secondé de la grâce, et si j'avais quelque talent pour apaiser par mes paroles nos adversaires, je me hasarderais à entreprendre une affaire de cette importance. Je ne crois pas cependant que vous voulussiez me conseiller d'entreprendre moi seul de réformer tout le monde; il y a par la grâce de Dieu un évêque chargé du soin de l'Eglise; je ne crois pas qu'il puisse venir maintenant, ou que la rigueur de l'hiver me permette d'aller le trouver; non seulement à cause de la faiblesse où je suis depuis les longues maladies que j'ai souffertes, mais aussi par ce que les montagnes d'Arménie seront impraticables dans peu de temps aux plus robustes, quelque jeunes qu'ils puissent être. Je ne refuse point de lui écrire, pour lui faire savoir toutes ces choses; je ne crois pas cependant que mes lettres fassent grand effet, parce que les lettres ont fort peu de pouvoir d'elles-mêmes, et qu'il est extrêmement sévère. Les raisons qu'on met sur le papier ne peuvent guère convaincre, ni fléchir les gens; il faut parler et écouter beaucoup, répondre aux objections qui naissent sur le champ, et objecter ce qui se présente. On ne peut rien faire de tout cela dans une lettre qui est languissante et inanimée; cependant j'écrirai comme je vous l'ai promis. Je puis vous assurer, mon très cher frère que je n'ai point de querelle particulière avec qui que ce soit; je ne m'intrigue point pour examiner la conduite des autres, je ne connais point les vices auxquels ils sont sujets, ni ceux qu'on leur reproche; ainsi vous devez faire votre compte que je ne puis rien contribuer pour l'assemblée, ni pour la conviction de ceux qu'on accuse. Je souhaite que tout se passe selon l'équité et selon les règles de la discipline ecclésiastique. J'ai été fort affligé d'apprendre par notre cher fils Dorothée que vous refusiez d'assister à leur assemblée; si je ne me trompe, vous m'aviez promis tout le contraire. Il m'est impossible d'envoyer en Occident, je n'ai personne qui put s'acquitter de cette commission. Si quelqu'un des frères qui sont auprès de vous, voulait s'exposer à cette fatigue pour l'amour de l'Eglise, il faut qu'il connaisse bien le caractère des gens avec qui il aura à négocier, la fin de sa commission, le contenu de ses lettres, et le génie de ceux qui les lui donneront. Après avoir jeté les yeux de tous côtés, je ne trouve personne. Je souhaite qu'on en rencontre quelqu'un parmi les sept mille, qui n'ont point fléchi les genoux devant Baal. Ceux qui portent leurs mains violentes

saint Basile le Grand

sur tout le monde, tâchent aussi de m'arracher la vie. Je ne me relâcherai cependant jamais pour cela de mes soins accoutumés et du zèle que je dois avoir pour les Églises de Dieu.